



SIX NOMS SUR UNE PLAQUE AU CIMETIERE DE PIERREFEU QUI ETAIENT-ILS ?



YVONNE BERGONT (1895-1945)

Yvonne Durighello voit le jour le 23 septembre 1895 à Euville (Meuse) fille de Jean Durighello, et de Marie-Victorine Le Moing.

Elle épouse à Bar-le Duc le 20 février 1922 Henri

Louis Charles Bergont, né le 27 janvier 1893 à Peymeinade (Alpes-Maritimes) fils de François Bergont, qui fut instituteur à Valbonne. Un fils, Jean-François naît de cette union.

En novembre 1943, Henri, Yvonne, et Jean-François, âgé alors de 21 ans, intègrent le POWN, mouvement polonais de résistance, en qualité d'agents de liaison et de chiffreurs. Devenus membres actifs ils vont notamment abriter pendant six semaines le chef principal du réseau POWN/Monica, l'ancien consul polonais à Lille, Alexandre Kawalkowski, connu sous le pseudonyme de « Justyn » ou « Simon ». Ils mettent également leur appartement parisien à disposition du réseau comme lieu de réunion et de travail.

Dénoncée, le 14 juillet 1944 la famille est arrêtée à son domicile, 11 quai d'Orsay, par la Gestapo et emmenée à la prison de Fresnes.

De Fresnes Yvonne est transférée au fort de Romainville, tandis qu'Henri et Jean-François sont envoyés au camp de Royallieu à Compiègne, deux antichambres de la déportation.

Yvonne est déportée à Ravensbrück par le « convoi des 57 000 » du 15 août 1944. Henri et Jean-François échappent à la déportation en réussissant à s'évader, avec une poignée

d'autres détenus, du convoi 79 du 17 août 1944 à destination du camp de Buchenwald.

Yvonne Bergont, devenue matricule 57 667, surnommée « maman Yvonne », par ses camarades déportées pour son empathie et sa générosité, mourra d'épuisement et de maladie à Ravensbrück, le 3 mars 1945, un mois avant la libération du camp. Elle avait 49 ans.

A l'annonce de sa mort des centaines de condoléances affluent de toute la France et notamment de Valbonne, témoignant ainsi de l'estime et de l'admiration qu'elle suscitait.

Elle est médaillée de la Croix des Vaillants par le gouvernement polonais. « **Morte pour la France** » elle est décorée à titre posthume de la Croix de Guerre avec palmes et de la médaille de la Résistance. Son nom figure sur une stèle à Euville, sa ville de naissance et à Paris 7^{ème}, où elle résidait.

A Valbonne, à défaut de reposer parmi les siens, son nom ainsi que le lieu et la date de son décès sont gravés sur la pierre tombale du caveau familial au cimetière de Pierrefeu, soulignés de la mention « Morte pour la France ».



NONCE CASIMIRI (1899-1944)

Fils de Marie-Dominique Péri, Nonce Casimiri voit le jour le 30 août 1899 à San Giuliano (Corse). Il est le quatrième d'une fratrie de six enfants.

Après la guerre, où il sera blessé en fin de conflit, il

épouse le 1^{er} octobre 1919 à Cervione (Corse) Marie-Jeanne Bellagamba avec laquelle il au-

ra trois enfants :

Marie-Dominique (1920-2002), épouse Lambert ; Marie-Angèle (1922-2008) épouse Pelligia ; Jean-Baptiste (1925-2008).

En 1930, Nonce Casimiri, agent des lignes PTT, s'installe à Puget-Théniers. Dès 1939, militant communiste, il héberge des militants recherchés. Recruté à Puget-Théniers par **Gabriel Mazier**, alias « capitaine François », fondateur et responsable du groupe résistant François, il participe avec son fils au groupe de réception des parachutages affiliés à l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) que le capitaine François organise à partir de décembre 1943 sur le plateau de Dina, et au col Saint-Raphaël.

Revenu chez lui momentanément, Nonce est dénoncé par sa voisine qui le voit cacher la grenade et le colt qu'il portait sur lui. Il est arrêté avec dix autres le 29 avril 1944 par les Groupes Mobiles de Réserve (GMR) mais est le seul emmené par la Gestapo à Nice, à l'hôtel Ermitage, où il est torturé, mais ne parle pas, selon le témoignage d'un voisin de cellule qui le voit revenir des interrogatoires mains sanglantes et ongles arrachés. Il est ensuite emprisonné à Nice.

Le 6 juin 1944 deux embuscades successives perpétrées par la résistance des Basses-Alpes tuent onze Allemands.

La riposte ne se fait pas attendre : treize otages sont tirés de la prison de Nice dans la nuit du 10 au 11 juin dont cinq lycéens du lycée Masséna et également Nonce Casimiri alors âgé de 45 ans. Ils sont embarqués dans un fourgon qui prend la direction de Castellane. En cours de route, deux d'entre eux, Pierre Appollin et Joseph Graffino sont abattus à Bar-sur-Loup.

Arrivé à Saint-Julien du Verdon, sous couvert de les relâcher les Allemands les débarquent au bord de la route et les abattent méthodiquement, alors qu'ils s'éloignent.

A la demande du curé Isnard, deux des fusillés, Jacques Adam et Aimé Magnan, encore vivants, sont transportés dans la chapelle du village pour y être soignés, en vain. Avant de

mourir l'un des deux a pu faire le récit de leur calvaire.

Nonce Casimiri est décoré de la médaille de la Résistance à titre posthume le 23 octobre 1945. Il est enterré au cimetière de Pierrefeu de Valbonne dans le caveau des Pelliccia, auprès de ses deux filles, Marie-Dominique et Marie-Angèle et de sa femme Marie-Jeanne. Son nom figure sur le monument commémoratif de Saint-Julien-du-Verdon, sur la plaque apposée sur la chapelle où les blessés avaient été recueillis, sur une stèle érigée en 1998 par la ville de Nice dans un jardin aménagé au sud-est du cimetière de Caucade et nommé « square des fusillés de Saint-Julien-du-Verdon ». Chaque année, une commémoration a lieu le 11 juin à Saint-Julien-du-Verdon en mémoire des onze fusillés.

PIERRE COMICI (1920-1944)

Pierre, fils d'Edouard Comici et de Thérèse Madeleine Chieu voit le jour à Cannes le 26 février 1920. Son père, Edouard Comici, est né le 3 novembre 1891 à Pinzano al Tagliamento, province de Pordenone dans le Frioul-Vénétie Julienne en Italie. Sa mère, Thérèse Chieu, née le 20 août 1894 est originaire de Colle, un village voisin. Ils ont deux enfants : Pierre et Maria née à Frières-Faillouel (Aisne) le 2 août 1924.

Sous-officier de carrière dans l'armée de l'air Pierre Comici est tué au combat sur la base de Kasba Tadla au Maroc, le 21 février 1944. « **Mort pour la France** ». Son nom figure sur le monument aux morts de Cannes et sur celui de Valbonne.

Sa sœur, Maria, divorcée et remariée avec Joseph Stumph (1927-1987), décède à Cannes le 6 octobre 2021. Elle repose aux côtés de son père, Edouard, au cimetière de Pierrefeu.

AVENTO DONI (1921-1940)

Avento, fils de Fortunato (1899-1964) cultivateur à Marti et de Paolina Ulivieri, naît le 30 mars 1921 à Marti (Toscane). En 1922, sous la pression des événements politiques, la famille émigre à Valbonne où elle finira par

s'établir en 1936 au 5 rue de la Fontaine.

Employé à la poudrerie de Saint-Chamas près de Marseille, Avento Doni compte parmi les onze victimes de l'explosion survenue le 4 avril 1940.

Il figure sur le monument commémoratif de cette catastrophe à Saint-Chamas sous le nom d'Yvan Doni, et non sous son prénom de naissance, Avento, qui lui fut donné en référence à « Avanti » organe du Parti Socialiste Italien. Il repose au cimetière de Pierrefeu à Valbonne aux côtés de son père Fortunato dans le caveau familial de son beau-frère, Raymond Gatti, époux de Guglielmina (Catherine) Doni, sa sœur.

CLAUDE GINON (1918-1945)

Joseph Madeleine Claude Ginon naît le 6 novembre 1918 à Lyon 7^{ème} (Rhône). Il est le fils de Victor Ginon (1892-1957) employé puis directeur de l'entreprise familiale lyonnaise de manufactures de corsets, ceintures et gaines. Sa mère, Claire Joséphine Marie-Laurence Bergès, sans profession, a vu le jour en 1898 à Avignon et décèdera le 3 septembre 1974 à Valbonne où elle repose.

Leur mariage le 10 mai 1920 légitimera la naissance de Claude Ginon. De cette union naît également Paulette Joséphine Marie, (1920-1985). Le couple divorce le 29 juillet 1942.

En 1939, Claude, alors employé dans l'entreprise de son père, rejoint le 173^{ème} régiment d'infanterie basé en Corse pour le temps de son service militaire. Rapatrié sur le continent il est réformé par la commission de réforme de l'hôpital Sainte-Anne à Toulon en octobre 1939.

Appelé au STO en juin 1942 il est déclaré inapte, comme il le sera également pour travailler dans l'organisation Todt.

Claude est alors domicilié dans la propriété familiale de Sanary-sur-Mer.

Pour une raison que l'on ignore, il est arrêté à Lyon par la Gestapo dirigée par Klaus Barbie, le 11 juillet 1944, et transféré à la prison lyonnaise de Montluc.

Envoyé au camp de Royallieu à Compiègne le 22 juillet 1944, il part par le convoi du 28 juillet pour le camp de Neuengamme où il arrive le 31 juillet 1944.

Matricule 40 348, il fait partie des prisonniers évacués du camp à l'approche des armées alliées. Mais il décède à Bergen-Belsen le 4 mai 1945, victime de l'épidémie de typhus, près d'un mois après la libération du camp par les Anglais le 15 avril 1945.

Son nom figure sur la tombe où reposent sa mère et sa sœur au cimetière de Pierrefeu à Valbonne.

PIERRE PELLAT (1921-1944)

Pierre Pellat voit le jour le 10 mai 1921 à Paris 14^{ème} au foyer de Aimé Auguste Henri Brunet-Pellat et de Renée Charpin. Son père, comptable, né à Corps (Isère) le 4 février 1893, décède le 19 septembre 1969 à Valbonne. Sa mère, Renée Charpin, sans profession naît en février 1901 et meurt en février 1967 à Valbonne.

Pierre, soldat au 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes (1^{er} RCP), est tué au combat à Thiéfosse (88) le 18 Octobre 1944, à 23 ans.

« **Mort pour la France** », il est enterré à Valbonne au cimetière de Pierrefeu, auprès des ses parents dans le caveau familial Pellat-Charpin.